

Le Monde Lyonnais

« REVUE »

« HEBDOMADAIRE »

« DES LETTRES »

ET

« DES ARTS »



Directeur : François COLLET

RÉDACTION & ADMINISTRATION

8, rue Mulet

LYON

ABONNEMENTS

PRIX UNIQUE POUR TOUTE LA FRANCE, LA CORSE
ET L'ALGÉRIE

Un An. 18 fr.
Six Mois. 10
Trois Mois. 5

POUR L'ÉTRANGER LE PORT EN SUS

ANNONCES

LA LIGNE. 1 fr.

LES ANNONCES SONT REÇUES EXCLUSIVEMENT À L'IMPRIMERIE
4, rue Gentil, Lyon

EN VENTE

Chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Le Numéro 30 cent.

VENTE EN GROS, À L'AGENCE DE JOURNAUX
31, rue Tupin, Lyon

SOMMAIRE DU N° 28

LES CONCERTS-BELLE-COUR.	RICHARD CŒUR (DE LYON).
AU GÉNÉRAL BOURBAKI FOÏSIE.	VICTOR DE LAPRADE
CAUSERIE ARTISTIQUE. LES TRIOMPHATEURS DU SALON.	V. D'ANTIN.
LYONNAISIANA. LA BÉGUDE DE FRYSSIN.	NIZIER DU PUITSELU.
REVUE DRAMATIQUE. LES INTERPRÈTES DE MI- CHEL STROGOFF.	STRAPONIN.
ÉCHOS DE LA SEMAINE.	SAINT-POTHIN.
CAUSERIE MUSICALE.	PHILINTE.
A MOUN AMI LOU VISCOMTE ENRI DE PONTMARTIN, POÉSIE PROVENÇALE.	J. ROUMANILLE.
LA TURQUOISE, CONTE MORAL (Suite).	ALCIBIADE.
LES CRUELLES, POÉSIE.	ERNEST D'ORLANGES.
L'ŒUVRE DE M. APOLLINAIRE SICARD	ALPHONSE D'ASQ.
COURRIER THÉÂTRAL.	TONY VIDY.

Vient de Paraître

LA

REVUE LYONNAISE

Histoire, Biographie

Littérature, Philosophie, Archéologie, Sciences, Beaux-Arts

RECUEIL MENSUEL DE LYON ET DE LA RÉGION

PARAISANT PAR LIVRAISONS DE 80 PAGES DE TEXTE AU MOINS

SOUS LA DIRECTION

De M. FRANÇOIS COLLET, directeur du « Monde lyonnais »

SOMMAIRE DE LA DEUXIÈME LIVRAISON

FERRAZ, *Professeur à la Faculté des lettres de Lyon.* — Du suicide.

ALPHONSE DAUDET. — Une page de Mémoires.

NIZIER DU PUITSPÉLU. — Lettres de Valère.

XAVIER LANÇON. — Du dernier recensement des États-Unis, de ses conséquences géographiques et économiques.

JOSÉPHIN SOULARY. — Les maîtres de céans (sonnet).

LÉOPOLD NIEPCE, *Conseiller à la Cour d'appel de Lyon.* — Les stalles et boiseries de la cathédrale de Lyon (suite).

P. BONNASSIEUX, *Attaché aux Archives nationales.* — Saint-Martin.

V. DE VALOUS, *officier d'Académie.* — Documents inédits.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — CHRONIQUE. — BIBLIOGRAPHIE.

ABONNEMENTS A LA REVUE LYONNAISE SEULE

LYON ET LA FRANCE		ÉTRANGER. — PAYS COMPRIS DANS L'UNION POSTALE		
CORSE, ET ALGÉRIE COMPRIS		1 ^{re} Zone. — Europe entière, États-Unis, etc.	2 ^e Zone. — Extrême Orient, Colonies, etc.	
Un An.	20 fr.	Un an.	22 fr.	
Six mois.	10 »	Six mois.	11 »	
Trois mois.	5 »	Trois mois.	5 50	
			Trois mois.	6 »

LA LIVRAISON : 2 FR.

ABONNEMENTS AU MONDE LYONNAIS ET A LA REVUE LYONNAISE

Un an.	30 fr.	Un an.	32 fr.	Un an.	34 fr.
Six mois.	15 »	Six mois.	16 »	Six mois.	17 »

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, AUX BUREAUX DU *Monde lyonnais*

Lyon. — 8, rue Mulet. — Lyon

On s'abonne à Lyon aux Bureaux du *Monde lyonnais* et de la *Revue lyonnaise*,
8, rue Mulet; à l'imprimerie PITRAT, 4, rue Gentil; et chez tous les Libraires.

Les Abonnements du dehors sont reçus chez les principaux Libraires de France et de
l'Étranger et dans tous les bureaux de poste.

LE MONDE LYONNAIS

REVUE HEBDOMADAIRE

DES LETTRES ET DES ARTS

SOMMAIRE

LES CONCERTS-BELLECOUR.	RICHARD CŒUR (DE LYON)
AU GÉNÉRAL BOURBAKI, POÉSIE.	VICTOR DE LAPRADE.
CAUSERIE ARTISTIQUE. LES TRIOMPHATEURS DU	
SALON.	V. D'ANTIN.
LYONNAISIANA, LA BÉGUDE DE FEYZIN.	NIZIER DU PUITSPÉLU.
REVUE DRAMATIQUE, LES INTERPRÈTES DE MI-	
CHEL STROGOFF.	STRAPONTIN.
ÉCHOS DE LA SEMAINE.	SAINT-POTHIN.
CAUSERIE MUSICALE.	PHILINTE.
A MOUN AMI LOU VISCOMTE ENRI DE PON-	
MARTIN, POÉSIE PROVENÇALE.	J. ROUMANILLE.
LA TURQUOISE, CONTE MORAL (Suite)	ALCIBIADE.
LES CRUELLES, POÉSIE.	ERNEST D'ORLLANGES.
L'ŒUVRE DE M. APOLLINAIRE SICARD.	ALPHONSE D'ASQ.
COURRIER THÉARAL.	TONY VIDY.



LES

CONCERTS-BELLECOUR

BELLECOUR est rentré en possession de ses concerts dont il était veuf depuis le commencement de l'automne. La grande promenade hier encore honteusement désertée au moment précis où les cuivres des musiques militaires jetaient leur dernière note aux vents, redevient aujourd'hui sur la brune le rendez-vous à la mode de ce que tout le monde appelle *tout le monde*, mélange humain un peu

étrange sans doute, mais bien vivant, toujours *drôle* et souvent agréable.

A quoi, en effet, peut-on mieux employer une soirée d'été qu'à aller flâner sous les marronniers du grand roi ? La plupart des théâtres sont fermés. D'ailleurs il y fait trop chaud : on s'y endort malgré soi. C'est encore bien-pis dans les cafés, où l'on respire un air riche en fumée de régalias, de partagas, de panatellas et de crapulados, mais insuffisamment oxygéné. Rester chez soi, c'est ennuyeux, quand il fait beau. Se promener, c'est fatigant. On va faire un tour à Bellecour.

Faire un tour à Bellecour est la périphrase consacrée par laquelle on convient entre hommes qu'on se réunira à huit heures et demie précises sous les becs de gaz du kiosque de l'orchestre, pour se retrouver à une heure indéterminée de la nuit sur un point quelconque de la ville, plus ou moins disposé à ne pas aller se coucher.

Que de soirs passés à Bellecour où, selon l'expression de Mürger, on n'est rentré chez soi que le lendemain matin !

Mais aussi que de séductions réunies dans ce petit espace ! Au milieu des girandoles de verres de couleur, le kiosque apparaît majestueusement élevé, inondé d'une lumière éblouissante où se détache en ombre chinoise l'habit noir du chef d'orchestre. Tout autour, des sièges en cercle. Les plus rapprochés, envahis par les familles qui sont venues pour écouter religieusement la symphonie en fa bémol ou le grand quatuor pour alto, violon, triangle et cor de chasse. Autour des sièges, un étroit couloir, où s'écrasent les promeneurs qui veulent passer d'une allée à l'autre.

Très animées les deux allées, et bien différentes de physionomie. Dans celle du nord (côté statue), de la tenue : on a l'air d'écouter le concert en se promenant. L'élément famille est honorablement représenté. Dans celle du sud (côté tramway), plus de liberté, quelque peu de sans-gêne ; les groupes gagnent en nombre ce qu'ils perdent en régularité. On ne s'aperçoit guère que l'orchestre joue ou ne joue pas, que parce qu'on est obligé d'élever la voix pour s'entendre causer lorsque commence un nouveau morceau.

Au fond à droite, la Maison dorée flambe derrière ses globes laiteux, pressés et nombreux comme les grappes d'une grappe de raisin gigantesque.

C'est là que le tapage est le plus grand. Le bruit des verres qui s'entrechoquent, des voix qui s'appellent et se répondent, se mêle aux éclats du concert qui arrive par bouffées aussitôt couvertes par le fracas d'un omnibus tressautant sur le pavé. De temps en temps un silence se fait : l'orchestre joue en sourdine, ou le vent a tourné au nord. Des dialogues brefs, saccadés, se détachent sur l'accompagnement lointain de la musique : « Garçon, un bock. — Voilà, Monsieur. Boum ! » Des éclats de rire féminins traversent ce demi-silence comme des éclairs. Puis de nouveau le concert semble se rapprocher, on distingue son murmure sonore et cadencé ; les voix s'élèvent instinctivement, et c'est pendant quelques minutes un brouhaha auprès duquel les hurlements qui partent de la corbeille des agents de change à l'heure de la bourse, pourraient paraître silencieux.

Mais le dernier morceau vient de finir. Le chef d'orchestre est descendu de son pupitre, les musiciens remettent vivement leurs instruments dans leurs étuis, les barrières sont enlevées. La foule s'écoule lentement dans toutes les directions. Une partie s'engouffre dans la rue Bourbon, une partie se disperse sur la place où elle grouille dans l'obscurité comme une vaste fourmilière. Beaucoup affluent vers la Maison dorée où ils cherchent en vain un petit coin à une table, et un siège pour s'asseoir. Tout est retenu, envahi depuis longtemps. Le public se fâche, les garçons perdent la tête, ne servent personne et oublient de se faire payer. Seul, le premier garçon reste

ferme et digne au milieu du tumulte, et la tête haute, le visage calme, il appelle « Cachemyre ! » ou « Versez au trente. »

Cependant les promeneurs ne trouvant pas de place au dehors prennent le parti d'entrer à l'intérieur. En un clin d'œil la vaste salle du café se trouve bondée de monde. Mais l'heure s'avance. Encore une fois, un à un, les buveurs se dispersent. Le café se ferme, ses globes s'éteignent. La promenade se retrouve plongée dans une nuit profonde. La journée est finie. A demain ! se dit-on. A demain le même concert, à la même heure, sur la même promenade, avec les mêmes musiciens et les mêmes spectateurs ; puis à demain encore, et ainsi de suite tous les soirs pendant quatre mois.

Mon Dieu, il y a de bons moments dans la vie, mais elle est quelquefois bien monotone.

RICHARD CŒUR (DE LYON.)



AU GÉNÉRAL BOURBAKI

*Il nous vint du pays d'Alexandre et d'Homère,
Du pays où la Muse enfantait des soldats.
France ! tu l'as reçu de la Grèce ta mère,
Ce fier neveu d'Achille et de Léonidas.*

*A de pareils vaincus qu'importe la défaite ?
Quand le devoir est fait, qu'importe le bonheur ?
Au-dessus des partis il peut lever la tête,
Fidèle à ses seuls dieux.... la Patrie et l'Honneur.*

*Va ! tu peux mépriser une atteinte vulgaire,
Tu gardes tes exploits, ton nom pur comme l'or.
Ce nom de Bourbaki, c'était un cri de guerre,
Tous nos vieux Africains le redisent encor.*

*Va ! la France est toujours amoureuse des braves ;
Et sitôt que les cœurs, sous un ciel plus serein,
Des viles passions ne seront plus esclaves,
Notre histoire inscrira ton nom sur son airain.*

Lyon, le 2 mars 1879.

VICTOR DE LAPRADE,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.





CAUSERIE ARTISTIQUE

LES TRIOMPHATEURS DU SALON

Paris, 18 mai 1881.

Ua-t-il une grande, une petite peinture? Je crois qu'il n'y a que de bons et de mauvais tableaux. Telle tête qui se paye un torticolis devant une machine décorative se penche, fervente, sur un portrait à la hauteur de son œil. La popularité n'a-t-elle pas consacré les tableautins de Meissonnier? A défaut de Michel-Ange, n'admirons-nous pas Teniers et Van Ostade?

Toutefois la machine a du prestige. La machine saute aux yeux, tient de la place; parfois une action intéressante ressort d'un fouillis de couleurs. A l'appui de mon dire, je citerai les noms pour lesquels la Renommée a embouché sa trompette.

M. Paul Baudry destine un grand morceau à la Cour de cassation, *la Glorification de la loi*, beau sujet sous le règne de la République. Je m'attendais aux tables, à la matrone, à la hache classiques d'un prix de Rome. Qu'aperçois-je? une gentille petite Loi, mignonne, parisienne, couchée sur un trône comme sur la causeuse d'un salon. Au-dessus de la dame voltigent la Justice et l'Équité, anges trop jumeaux. Empaquetée dans un brocart vénitien, la Jurisprudence regarde la patronne comme une habituée de la Sorbonne regarde M. Caro. En bas, près de la Force, l'Innocence dessine un raccourci sur un lion qui ne mord point. Voilà donc une œuvre bien de son millésime, bien de son terroir. Seul, M. Pet-de-Loup proteste en fourrant dans la gauche de l'autorité les faisceaux du consul; mais la droite tient le tricolore, et, comme Dumanet, nous crions: Vive la France! Véronèse eût approuvé le jet des personnages: peut-être aurait-il été jaloux de ce marbre et de cet air.

La modernité! elle gifle l'immense décor de M. Gervex, *Le mariage civil*... à la mairie de la Villette. Vous prévoyez la caricature, vu la pièce et les acteurs. Non, M. Gervex est sérieux, officiel. Le maire a la raideur voulue d'un magis-

trat de faubourg. Le quêteur tend naturellement une aumônière de gros sous. Le greffier montre l'ironie du célibataire qui, entre l'*infectados* et le piquet de Barbotard, déshabillera la mariée au café du Canal. La victime sourit selon la formule, et lui contemple d'un regard vague l'escamotage de son existence. Le public? un baro-lage très juste, d'où émerge l'uniforme d'un officier, entretenant une commère qui a passé par là, le frac d'un vieux garçon qui voit le sacrifice et s'en rapporte. De bonnes, de typiques têtes, le père et la mère au premier plan: Clytemnestre d'accord avec Agamemnon! Iphigénie gagne en intérêt, le drame en terreur.

Cependant la fête du 14 juillet devait inspirer deux pin-ceaux. Ne nous en plaignons point: il faut des spectacles au peuple, et celui-ci vaut mieux que tous les autres. Dans *la Distribution des drapeaux*, de M. Detaille, je distingue des généraux saluant une estrade, une tribune noire d'habits de toutes les coupes et de tous les styles. Ministres, députés, sénateurs, c'est une accumulation de dos sur lesquels chaque citoyen peut mettre un nom. Mais quel ciel violet! Le Mont-Valérien semble un Vésuve, tant la lumière se joue, intense, au-dessus de sa crête. Quoi! ce vert outrageant, c'est la pelouse violée par le sabot du grand prix? Et la poussière, Monsieur Detaille, l'avez-vous avalée? Dieu sait pourtant combien de flacons elle fit vider à la cantine!

Selon M. Cazin, la soirée eut son illumination et son allégorie. Alors que l'éternel naïf se faisait bousculer au feu d'artifice du Luxembourg, M. Cazin se carrait tranquillement dans un fauteuil. Sous le ciel livide la fusée échevelait des étoiles, et sur la fournaise le Panthéon arrondissait un dôme plus trapu que nature. Trois muses occupaient un échafaudage, la Science, le Travail, le Courage, et nul sergent de ville n'ordonnait à ces dames de descendre. L'édifice était tout idéal: il n'existait que dans l'imagination du peintre, qui fera bien de planter là les abstractions, et de nous brosser à l'avenir une peinture plus vraie, plus mouvementée, plus vécue. Gavroche agitant un drapeau au nez de l'épicier nous impressionnerait autrement que ces péplums nationaux; notre scepticisme s'accommode mal d'un courage insuffisamment culotté. Minerve ne clouait pas à son cimier une queue contemporaine du général Farre. Apelle aurait certainement retouché des arbres en carton peint: il aurait donné à une illumination plus de flou, moins de dureté, moins de sécheresse. Que M. Cazin répudie une antiquité qui n'est plus de ce monde. M. Pet-de-Loup ne collectionne, hélas! que sur les quais, et il faut empoigner Mécène, même lorsqu'il n'a pas Sophocle dans sa bibliothèque.

Les peintres militaires n'ont eu garde de s'abstenir.

Bravo ! il est bon de montrer aux volontaires d'un an comment les vieux se battaient en 1870. M. Berne-Bellecour ouvre le feu avec *l'Attaque du château de Montbéliard*. Sur une grande côte glacée par l'hiver, des moblots rampent, l'arme au bras, tandis que les meurtrières de la forteresse crachent la mort. Derrière un pauvre zouave frappé, un capitaine tempère l'ardeur de ses hommes ceinturant un pan de muraille. Nos soldats approchent comme des chats, armant, épaulant, visant. Le clairon sonne la charge. Au dernier plan, des maisons descendent dans la brume et la neige. Rien de fouillé comme ces deux groupes d'assailants. Ils montent, débouchent sur la plate-forme. Encore un peu ils sortiraient de la toile pour nous canarder. Et quelle touche fine, exacte, minutieuse ! un chef-d'œuvre, en vérité.

Très entouré, M. de Neuville. *Le Cimetière de Saint-Privet* est une boucherie où la férocité humaine se donne libre carrière. Une mêlée à la Salvator Rosa. On a lutté un jour : l'ivresse du sang empourpre toutes les figures. Des officiers français blessés considèrent le torrent ennemi d'un air digne et morne. Il n'y a plus rien à faire : ils sont trop. *Le porteur de dépêches* met en présence vainqueurs et vaincus. Le sous-officier déshabillé par des mains tudesques, c'est la France qu'on dévalise et qu'on pille. L'état-major qui interroge le malheureux devant une table mise, c'est l'Allemagne qui s'engraisse de notre or et de notre vin. L'esprit et la chair se désient dans la personne du soldat méprisant et fin, tenant tête aux Prussiens souls d'orgueil et de nourriture. Le plus haut gradé aplatit une casquette sur une tête de taureau, et le plus jeune, espèce de crevé militaire, se dandine avec le binocle, le londrès et la sottise de l'emploi. Derrière le rideau d'une maison un patriote fixe tristement la scène. « Dire qu'il faut nourrir ces bouchers-à ! pense-t-il. La guerre est un fléau. »

Encore une allégorie, heureux début d'un jeune, M. George Bertrand. *Patrie !* dit le livret, et nos yeux s'humectent, notre cœur se serre. A la bonne heure ! nous sommes loin des muses et des cothurnes. Le lecteur nous laisse tranquilles : pour nous toucher, l'émotion n'a pas besoin de parler grec et latin. Un cuirassier expirant sur son cheval embrasse le drapeau lacéré. Des camarades soutiennent ce cadavre équestre, et le cortège marche sous un ciel taché de nuages lourds. Une mélancolie solennelle incline le front de ces braves ; pareils aux coursiers d'Achille, les chevaux se conforment à la pensée de leurs maîtres. On songe au cuirassier de Géricault, et c'est un succès pour l'auteur que de rappeler, par l'osé de ses types, la chaleur de sa composition, un des plus admirables chefs-d'œuvre du Louvre.

Moins tragique, M. Protais. Le poète des tourlourous

sentimentaux a voulu agrandir sa manière. Dans un parallélogramme un peu bas, il a placé des troupiers de toute arme, presque aussi grands que nature. La ligne, le génie, la cavalerie, l'artillerie, forment avec leurs attributs quatre groupes distincts. Au milieu le drapeau lève sa hampe. *Le drapeau et l'Armée*, tel est le sujet. Groupés clairement, sagement campés, tableau soigneusement astiqué selon l'ordonnance. Que manque-t-il à cet ensemble correct et tranquille ? la flamme, ce que Voltaire appelait le diable au corps. Paysage un peu amphigourique. — Va pour le dôme des Invalides ; mais pourquoi l'usine de Grenelle ? que M. Protais veuille bien s'expliquer, car ces deux cheminées intriguent bien des *Edipes*.

Rangerons-nous sous la rubrique militaire *la Prise de la Bastille* ? pourquoi pas ? M. Flameng nous tire les yeux par la blancheur d'uniformes immaculés. Ces gentils gardes-françaises viennent de forcer l'ancre du despotisme, et leur tunique propre mériterait les félicitations de leur général. Mais, sapristi ! il devait y avoir de la fumée dans l'air ce jour-là ; je voudrais relever quelque tache sur cette livrée d'opéra-comique. Trop de blanc là où l'émeute aurait dû jeter sa note vibrante et rouge. Je vois la poudre du coiffeur, je ne vois pas celle du combattant. La céruse crève mon œil, mais où est la balle qui troue, le sang qui coule ? De bons détails cependant. Le vieillard délivré a bien l'hébétément d'un revenant de l'*in-pace*.

La peinture religieuse est-elle possible aujourd'hui ? oui, répondent MM. Hébert, Bouguereau, Henner. La *sainte Agnès* d'Hébert est une fleur de spiritualité.

Formes gracieuses, robe tombant d'après le plus pur style des primitifs. Mais les yeux ne se lèvent pas assez vers le ciel. Ou je me trompe, ou le plus plat madrigal les ferait sourire aux bonnes réalités de cette vie. Au moins faut-il tenir compte à l'artiste d'avoir cherché l'âme : nous sommes tellement saturés de corps mafflus et pansus, qu'un peu d'idéal fait bien après tant de nudités grossières et cagneuses ! M. Bouguereau signe aussi une *Vierge aux anges*, madone renouvelée d'André del Sarto. Le *Bambino* dort sur sa poitrine un sommeil adorable. Trois anges râclent je ne sais quoi sur des violons. Que ce fût une cantilène du *vaisseau-fantôme*, on pourrait le croire. Devant ce faire bien léché le spectateur de la banquettes éprouve une somnolence qu'il secoue devant le *Saint Jérôme* de M. Henner.

Oh ! là nous sommes réveillés tout à fait. Un corps émacié s'étend sur l'herbe avec la rigidité d'un mannequin. La jambe droite dessine avec la gauche un triangle parfait, contenance qui favorise la sieste. Un bras est replié autour du thorax, l'autre accroche un buisson dont le bitume est essuyé par le plumeau d'une barbe neigeuse. Dans cette barbe tient la tête, dont les yeux sont fermés. Au-dessus

le ciel de M. Henner se découpe, c'est-à-dire un clair-obscur antique, idyllique, mais parfaitement monotone. Le tout serait, paraît-il, fort remarquable. J'ai devant les yeux le *saint Jérôme* du Dominiquin, et, ma foi ! la crasse ascétique de celui-ci fait tort à l'ivoire de celui-là. On me demande mon impression : le plus beau salonnier ne peut donner que ce qu'il a.

A samedi le portrait, le paysage, le genre. Lyonnais, un peu de patience : votre tour viendra, et la fêrûle aspire à se reposer.

V. D'ANTIN.



+ LYONNAISIEN +

LA BÉGUDE DE FEYZIN

LORSQUE vous allez à pied de Lyon à Saint-Symphorien d'Ozon, vous marchez en plaine jusqu'au bas de la colline de Feyzin. A cet endroit la route monte en lacets, comme, du coteau de Sainte-Foy, vous la voyez si bien se dessiner. Cela manque d'ombre ; il fait chaud (si c'est en été). En haut, et quand de la plaine vous avez gravi une quarantaine de mètres (de 193 à 232), bien sûr vous avez soif. Donc, vous entrez à un bouchon, et c'est justice, car vous êtes à la Bégude de Feyzin. Bégude, le mot l'indique, c'est endroit pour boire. Toute Bégude a son bouchon, comme bien s'accorde.

Là tout près, on a bâti récemment un vaste et solide fort.

Votre chopine bue, vous pouvez, en vous détournant à peine, passer vers l'église, qui n'est guère belle, ayant été bâtie vers 1840 ou peu après, à la mode du temps, et à grand renfort de Villebois pour les piliers et de lattes et plâtre pour les voûtes. L'architecte était ce pauvre Duboys, mort depuis bien longtemps, un petit brunet tout poilu, qui eut son heure de notoriété, et quelque temps après Feyzin,

fit le clocher de Fourvière en pseudo-roman. Il était élève de Duclos. C'est Forest, le voyer de la Croix-Rousse, qui après la mort de Duboys exécuta la flèche de Feyzin en façon d'éteignoir.

A droite et à gauche de l'église, en pendant, deux grands bâtiments carrés, avec jardins clos de murs. C'est la cure et l'école. Ce programme était joli et méritait d'être mieux rempli. Qu'en Italie on eût su faire de tout cela quelque chose d'agréable aux yeux et de reposant ! Grand dommage, car où qu'on aille, sur les bords de ce beau Rhône, on voit ces masses se profiler. De là haut, en retour, la vue est immense, merveilleuse, et plonge sur des plaines grasses et vertes arrosées par le fleuve. Ce serait tout ce qu'il y a de beau, si l'endroit lui-même était un peu boisé, mais il n'y a que des blés et des fourrages artificiels.

De l'église, vous pouvez descendre par un grappillon au village en bas, presque perdu dans les Brotteaux, leurs vourgines et leurs peupliers. Pas bien loin de là, il y a de la terre à poterie, comme aux Rivières vers la Mouche. Voici quelque vingt-cinq ou trente ans, qu'on y avait fondé une tuilerie, qui ne put réussir, les produits s'étant trouvés médiocres.

Ce nom de *Bégude* nous est venu du provençal. Il y a dans le Midi quantité de *Béguades*, c'est-à-dire des endroits où l'on s'arrête pour boire avant d'arriver aux villages. La Bégude d'Aubres (Drôme), la Bégude de Châteauneuf-de-Mazenc (Drôme), la Bégude d'Auzon (Gard), la Bégude de Jordy (Hérault) et enfin la Bégude-Basse, qui est la Bégude de la Bégude, dans l'Ardèche, et une foule que je ne connais point.

Beguda ou *Begudo*, en provençal, veut dire action de boire, et aussi ce qu'on boit en un coup. Le latin *bibere* a fait *boire* en français, *beüre* (prononcez *beoure*) en provençal, *beïre* ; *baïre* en lyonnais. Le participe présent provençal est *bevent*, et le participe présent languedocien, *beguent*. Participe passé dans les deux dialectes, *begu*, d'où *Begudo*.

Cette transformation de *v* en *g* (*begu*, au lieu de *bevu*, du participe présent *bevent*) est tout ce qu'il y a de plus classique, quoique *v* soit une labiale, et *g* une gutturale : gaine (*vagina*), Gascogne (*Vasconia*),

gâter (vastare) etc. *V*, par une singulière transformation, est même souvent devenu *gu*, comme dans *gué* (vadum), *guêpe* (vespa), *gui* (viscum) etc.. etc. En provençal, *counèissent* (connaissant) est aussi devenu *counèigu* (connu), d'où *counèigudo*, connaissance.

Il n'y a pas à douter que le nom de la Bégude de Feyzin ne lui ait été donné par les rouliers de Provence, en ces temps que, par files interminables, ils dévalaient de Paris à Marseille ou montaient de Marseille à Paris, chargés de sacs de blé, de bareilles de vin, de saches d'avoine, de ballots de merluche, de barils d'anchois, de tonneaux d'huiles, de caisses de savon, de tonnes de chardons, etc., etc., « balin-balou, patin-patou, et à la garde de Dieu, comme portaient les lettres de voiture(1) ».

PUITSPELU,
Lyonnois.

(1) Mistral.



REVUE DRAMATIQUE

LES INTERPRÈTES DE « MICHEL STROGOFF »

DANS ma précédente revue dramatique, je vous ai dit que le *Monde lyonnais* préparait pour vous les offrir, les portraits des acteurs chargés des principaux rôles de *Michel Strogoff*. Je ne vous ai pas menti. Voulez-vous les voir? vous n'avez qu'à parler : Boum! les voilà.

J'ai l'honneur de vous présenter de la part de mon directeur (qui me charge en même temps de vous faire remarquer qu'il ne manque pas une occasion de vous être agréable : la parenthèse est un peu longue, mais c'est mon directeur qui en est cause) les figures en pied des cinq artistes qui répondent derrière le rideau aux noms de Damiens, Bouyer, Boissigny, Laurençon et Munié.

Ces cinq figurines ont été dessinées spécialement pour le *Monde lyonnais* par Steyert, dont la plume alerte a déjà commis les dix ou onze lions de haute fantaisie qui se livrent dans les colonnes du *Monde lyonnais* aux exercices prestigieux que vous savez, fumant des cigares et des *narghilé*, lisant le journal (le

Monde lyonnais sans doute), écrivant, se rasant, poussant des bottes, ou méditant sur les vicissitudes de la vie humaine..... lionne, veux-je dire.

Ce n'est pas fini : d'autres dessins sont en préparation. On vous les servira quand vous aurez été bien sages, ou quand vous voudrez reconnaître hautement que le meilleur journal est celui auquel j'ai l'honneur de collaborer.

Faut-il vous faire la démonstration de nos gravures? Le grand à cheval, dans le milieu, est M. Fernand Damiens, sous le casque et la cuirasse de l'émir Féofar faisant son entrée solennelle dans le décor de M. Chéret, au huitième tableau. Je me hâte de vous dire qu'il n'a pas l'air aussi féroce que cela dans l'intimité.

Le grand diable à gauche est le traître Ivan Ogareff, de son vrai nom Bouyer, du théâtre du Châtelet à Paris. Il porte son costume du *Relais de poste*, quand d'un coup de fouet il coupe la figure au faux Nicolas Korpanoff. Bien entendu que le *Monde lyonnais* se réserve de vous le représenter une autre fois sous son riche costume du *Camp de l'émir*.

Le bon vivant à droite, en haut de la page, n'est autre que l'incomparable Munié-Jolivet, reporter du *Figaro* et artiste du Palais-Royal, le modèle des journalistes bien informés et des acteurs désopilants.

Les deux femmes sont Sangarre, M^{lle} Boissigny, avec son pittoresque costume de tsigane tout chamarré de sequins et de croissants d'or; et M^{lle} Laurençon, Fathma, la sultane favorite du grand ballet de la *Fête tartare*, au neuvième tableau. Elle est en train d'esquisser son pas de séduction. Le costume n'est peut-être pas entièrement oriental et il pourrait désorienter un peu le chroniqueur chargé de le décrire, mais dans un ballet on n'y regarde pas de si près, surtout si la sultane danse bien, éloge que tout le monde s'accorde à décerner à M^{lle} Laurençon.

Sur ce, ami lecteur, regarde, de tous les yeux regarde!

STRAPONTIN.



ÉCHOS DE LA SEMAINE

Au moment où le Congrès d'Alger, dispersé depuis quelques jours à peine, va bientôt rejoindre dans l'éloignement du passé les vieux souvenirs de l'histoire, il est intéressant d'en voir la trace conservée dans quelque ouvrage agréable à feuilleter et d'une lecture facile pour tous. *Alger-Congrès*, publié au profit des pauvres par la maison Fontana et Compagnie d'Alger, sous la direction d'un comité d'hommes de goût et d'érudition, remplit parfaitement ce but. *Alger-Congrès* est un grand cahier de vingt pages de texte, bourré d'articles sérieux ou humoristiques sur l'Algérie, de souvenirs de voyage dans la contrée, de légendes populaires et de charmantes poésies, et illustré, ce qui ne gâte rien, d'un magnifique frontispice et de quatre pages d'excellents dessins reproduisant des types algé-

MICHEL STROGOFF

Pièce à grand Spectacle

EN CINQ ACTES ET SEIZE TABLEAUX

DE MM. JULES VERNE ET DENNERY

Jouée au Théâtre-Bellecour



M. BOUYER
du théâtre du Châtelet, de Paris
rôle d'IVAN OGAREFF

Quatrième tableau. — *Le Relais de poste.*



M. FERNAND DAMIENS
rôle de l'émir FÉOFAR

Huitième tableau. — *Le Camp de l'émir.*



M^{lle} BOISSIGNY
rôle de SANGARRE.



M. MUNIÉ
du théâtre du Palais-Royal de Paris
rôle de JOLIVET.

Quatrième tableau. — *Le Relais de poste.*



M^{lle} LAURENÇON.
rôle de FATHMA

Neuvième tableau. — *Ballet de la Fête tartare.*

DESSINS DE M. A. STEYERT

D'après les photographies de A. BERNOUD

PHOTOGRAVURE DE FERNIQUE A PARIS

riens. Nos compliments bien sincères à nos confrères d'outre-Méditerranée qui ont su faire là une belle et bonne œuvre.



ENCORE un nouveau journal du cru à présenter à nos lecteurs, le *Messenger lyonnais*, dont le premier numéro date de jeudi dernier. Le nouveau-né est un journal d'annonces qui publiera chaque jour une chronique locale et sera distribué gratuitement dans les grands cafés et les principaux établissements de notre ville. Il aspire à être *utile*: c'est une noble ambition. Donc succès et longue vie au *Messenger lyonnais*!



SALLE PHILHARMONIQUE. — Lundi prochain 23 mai, dernière audition de l'année, offerte par la Société de Sainte-Cécile à ses membres honoraires. La séance promet d'être particulièrement intéressante, car on dit que le programme contient des fragments de *la Vierge*, de *Joseph*, d'*Herculanum*, de *la Tempête*, et un acte entier de *Marie-Magdeleine*.

SAINT-POTHIN.



CAUSERIE MUSICALE

Jusqu'à présent j'avais cru que le sourire de la Fortune pour les audacieux était un vieux cliché, imaginé par un nommé Virgile, gazetier de la cour d'Auguste; depuis, tous les journalistes à bout d'idées, l'ont usé, et Dieu sait s'ils sont nombreux!

La *Sainte-Cécile*, samedi dernier, m'a fait abjurer cette erreur. C'était une hardiesse presque imprudente d'aborder une œuvre comme *Marie-Magdeleine*, dans des conditions toutes particulières et assez défavorables. La suppression de l'orchestre était à elle seule une grosse témérité. On sait que la théorie de Massenet consiste à donner souvent à l'instrument le rôle de la voix humaine, à mettre le drame dans l'orchestre et l'accompagnement sur le théâtre. Supprimer l'instrumentation, c'était peut-être mutiler l'œuvre, et sans doute diminuer l'intérêt. En outre, engager cent dix exécutants dans les difficultés de l'harmonie contemporaine, pouvait paraître une tentative périlleuse.

En entrant dans la salle Philharmonique, toute bondée d'un public aussi élégant que sympathique, j'étais donc inquiet sur

l'effet de ce concert. Je m'empresse d'ajouter que l'événement a donné tort à ces inquiétudes, et que dans la mesure du possible, cette audition a été un grand succès pour les choristes de la Sainte-Cécile et pour M. Reuchsel, leur habile et infatigable directeur. Ce n'est pas seulement les progrès de cette Société que j'entends constater, et un prix d'encouragement que je leur décerne. L'ensemble parfait des exécutants, et leur sentiment très juste des nuances délicates d'une musique raffinée ne me permettaient pas de croire que deux répétitions générales avaient suffi pour assurer ce résultat. MM. Géricault et Guillien, Mlle Pouget, et tout particulièrement M^{me} N... ont été très applaudis dans les soli. L'oratorio de Massenet est une œuvre étudiée, finie, *ad unguem*, et quelle que soit l'opinion dernière de la critique sur le système de ce compositeur, on ne peut lui refuser ni l'art de conduire habilement les voix, ni un souffle intermittent mais vigoureux qui de temps à autre transporte l'auditoire dans les plus pures régions de la musique religieuse.

Les Concerts-Bellecour ont commencé : chaque soir la foule qui se presse dans l'enceinte réservée témoigne de la sympathie qu'inspire le nom de M. Luigini et de l'intérêt artistique qu'offrent aux amateurs les programmes de ses auditions. Nous reviendrons sur ces concerts.

PHILINTE.



A MOUX AMI

LOU VISCOMTE ENRI DE PONTMARTIN

Un jour que prenguè noblo e gènto damizello

JEHANNE D'HONORATI

Sus lou front de la Novio as pausa la courouno :

Sus lou front de toun pai toun bon-ur s'espandis.

Longo-mai boufe, Enri, lou vènt que vous poutoïno !

Tout ris à voste entour, e canto e s'esbaudis,

Tant lou bouquet nouciau embaumo e resplendis !

J'apounde aquesti vers..... ai ! pàuri flour d'antouno !

Trop lèu se passiran !... — Qu'enchant ! la fè me dis

Que fan gau à dos santo amoun en paradis,

Dos maire sourrisènto à l'ami que li donno.

Avignon, 27 d'Abriéu, 1881.

J. Roumanille

A MON AMI

M. LE VICOMTE HENRI DE PONTMARTIN

Le jour de son mariage avec noble et gentille damoiselle

JEHANNE D'HONORATI

Sur le front de la mariée tu as posé la couronne : — Sur le front de ton père s'épanouit ton bonheur. — Henri, puisse souffler longtemps le vent qui vous caresse ! — tout rit autour de vous, tout chante et se met en joie, — tant resplendit et embaume le bouquet nuptial ! — J'y ajoute quelques vers... hélas ! pauvres fleurs d'automne, — trop tôt elles se faneront... Qu'importe ? la foi me dit qu'elles réjouissent deux saintes là-haut en paradis : que vos mères sourient à l'ami qui les donne.

J. ROUMANILLE.

Avignon, 27 avril 1881.



LA TURQUOISE

CONTE MORAL

— Suite —

L'AVENIR n'avait pour eux que des promesses de paix, et la force de leur affection réfléchie leur permettait d'attendre avec calme cette part de malheur que nul homme ne peut refuser. Même contenue, la passion a pour les plus sages des chimères et des mirages : Évangéline et Paul se laissaient doucement bercer par leur tendresse. Au lieu de s'en tenir à leur bonheur présent, ils en rêvaient de nouveaux dont ils détaillaient par avance, dans des projets très sensés, la sensation prématurée. Ils étaient à un de ces moments délicieux où l'imagination double la puissance, et s'envole rapidement jusqu'à un idéal de fortune inespérée et de félicité inouïe. Au premier choc de la douleur, on retombe de ces hauteurs meurt, brisé, anéanti.

La nuit venait peu à peu. L'un après l'autre, les derniers rayons d'un soleil de printemps disparaissaient. Par la fenêtre entr'ouverte, un vent timide pénétrait, mêlant la fraîcheur du soir à la chaleur enivrante d'une belle journée. Évangéline sonna, un domestique apporta une lampe, et

alluma les bougies des candélabres. On entendait dans les corridors aller et venir : c'était l'agitation empressée d'une veille de mariage. Dans le grand salon, dont la porte était entrebâillée, M. du Peyrard lisait le *Courrier de* ***, consciencieusement, mais avec des somnolences intermittentes. Mme du Peyrard était dans sa chambre occupée aux mille préparatifs de la toilette du lendemain. Évangéline se leva : « A propos, il faut que je vous montre un de mes cadeaux ». Elle courut vers sa chambre. Paul la suivit des yeux, puis se tournant vers la fenêtre, il vit que la nuit était venue, et que les étoiles brillaient au ciel, pâlies par la brume printanière. Brusquement il se rappela son passé, ses folies, son repentir, son courage, son travail, et dans un élan impétueux qui transportait son âme, il eut comme un éclair de religieuse reconnaissance. Un pas léger le fit retourner. Sous la clarté de la lampe, en pleine lumière, à deux pas de lui, Évangéline étendait la main, très blanche pour une jeune fille, et à son doigt s'étalait cyniquement la turquoise veinée de corindon rose, cerclée d'argent !.....

Paul pâlit affreusement. Il se contenta à une croisée voisine, et respira avec force. Comme il était dans l'obscurité, sa pâleur ne s'apercevait point. Le tout dura dix secondes. Il fit un effort prodigieux, et rompit le silence. « Votre bague est charmante, ma chère Évangéline, mais il est tard... Je dois me retirer.... A demain. — Et après, dit en rougissant Évangéline, nous ne nous quitterons plus ». Chastement, comme tous les soirs, elle lui tendit le front. Paul tressaillit : ses lèvres frémissaient, son cœur se souleva ; il l'embrassa cependant et partit sans ajouter une parole... Dans son bon fauteuil. M. du Peyrard s'était endormi sur le *Courrier de* ***.

Au hasard, Paul marchait dans la rue. Cette bague, perdue, volée dans une nuit d'égarements, il la retrouvait au doigt de cette jeune fille, presque sa femme, qui déjà portait son nom, avec laquelle il rêvait tantôt toute une vie d'heureuse honnêteté. Comme un souvenir de corruption, il revoyait cette pierre maudite, dont les couleurs délicates semblaient une triste ironie. Voici que son passé se dressait devant lui torturant son cœur, jetant dans son esprit un doute épouvantable, flétrissant à tout jamais l'espoir de son avenir.

Sa nuit se passa sans sommeil. Lentement la douleur le poignait, et chaque coup pénétrait plus avant dans son âme. Que fallait-il faire ? Il était sans force, sans résolution. Dans le vide de ses pensées, il cherchait péniblement une explication qui pût le consoler... Il n'en trouvait pas. Il voulait deviner, il voulait savoir : il saurait.

Le jour était venu. Paul se leva, les yeux secs, la figure d'une froideur voulue. Il était huit heures du matin, mais le mariage religieux devait se célébrer à onze heures ; il

(1) Voir le *Monde lyonnais* du 14 mai 1881.

trouva chez M. du Peyrard tout le monde levé et affairé. Paul profita d'un moment où on le laissa seul avec sa fiancée pour prendre sa main, toujours ornée de la turquoise, et d'un ton indifférent il lui demanda d'où venait ce cadeau. « Ah! c'est toute une histoire, répondit-elle. Il y a juste trois ans, maman était allée au bal la veille, une migraine m'avait empêchée de l'accompagner. Le lendemain, sur ma cheminée, le *trois mai*, j'ai trouvé cette bague. C'était le cadeau de ma chère maman. Mais en me la donnant, elle me pria de ne pas la porter jusqu'au jour de mon mariage. On l'aurait jugée trop belle pour une jeune fille ».

Paul eut la force de sourire. Il laissa Évangéline aux soins de sa toilette. Il emportait la bague qu'il avait ôtée du doigt de sa fiancée. En une minute de réflexion, il avait pris un parti. Il suivit à petits pas le corridor qui conduisait à la chambre de M. du Peyrard; il frappe; un joyeux « Entrez » lui répond. Il entre. En bras de chemise, une main embarrassée dans sa cravate blanche, l'autre amicalement tendue, le papa beau-père l'accueillit. Mais M. du Peyrard recula devant la figure horriblement contractée de son gendre. Ce dernier ferma la porte, prit fortement par le bras de M. Peyrard, l'entraîna dans un coin, et là, vite, vite, à voix basse, par phrases saccadées, sans ménagements, en un quart d'heure, il lui raconta tout.....

Le bonhomme était tremblant, de grosses gouttes de sueur coulaient sur sa face rouge; de temps en temps il avalait sa salive avec effort; ses petits yeux s'effrayaient; ses sourcils gris se dressaient, le sang montait à sa figure. « Ah! la misérable! » cria-t-il tout d'un coup... Il se jeta à genoux devant son lit défait, sa tête dans le fouillis des draps et des couvertures qu'il mordait, pleurant à gros sanglots....

La crise dura dix minutes..... Paul, toujours ferme, essuyait une larme, mais, au fond, il était content de voir ce gros homme qui souffrait comme lui. Il le prit par le bras, le releva et le poussa dans un fauteuil. Tout aussi rapidement, il lui dit ce qu'il fallait faire, ce que le devoir exigeait.

Certes, c'était un imbécile que M. du Peyrard; mais c'était un honnête homme, et il ne manquait pas de cœur. Il approuva d'un geste laconique, entr'ouvrit la porte: « Justine, priez donc Madame de venir un instant ».

Elle entra..... Elle était encore belle malgré ses quarante ans. Dans ses cheveux d'un blond fauve un rayon de soleil se jouait. Sa *matinée* bleue tombait en plis élégants sur un jupon en surah blanc. Les pieds, à peine couverts de bas à jour, frétilaient dans de petites pantoufles brodées d'or. L'œil calme et cependant ardent, elle s'arrêta immobile sur le seuil de la chambre, devant les deux visages menaçants, indécise, étonnée, superbe, comme la déesse de la

chair. M. du Peyrard alla fermer la porte, et d'une voix ranque, se plantant devant elle, à deux pas:

« Madame, où avez-vous achetée cette bague? »

(La suite, au prochain numéro)

ALGIBIADÉ.



LES CRUELLES

*Les feuilles tombent une à une,
Ainsi tomberont quelque jour
Vos cheveux de blonde ou de brune
Que vous nâtiez avec amour.*

*Vous dont le plaisir est de mordre,
Vous verrez s'ébranler vos dents
Et votre cambrure se tordre
Et vos seins devenir pendants.*

*Oui, vous verrez vos chairs se fondre
Comme la neige à la chaleur;
Et vous aurez beau vous morfondre,
On rira de votre malheur.*

*Mais quand vous branlerez vos têtes
Comme les arbres dépouillés,
Alors vous penserez aux fêtes,
Aux plaisirs d'hier gaspillés.*

*Vous vous rappellerez sans doute,
Lorsque vous aviez dix-huit ans,
Les fleurs qui jonchaient votre route
Et que vous cueilliez au printemps.*

*Vous vous rappellerez, maussades,
Tous les amoureux éconduits,
Et les jours vous sembleront fades
Et plus fades encor vos nuits!*

*Nous formions comme une couronne
Dans le temps jadis, n'est-ce pas?
Aujourd'hui plus rien n'entourne
La solitude de vos pas.*

*Vous vous en allez par les rues,
En maudissant votre fierté,
Et les richesses disparues,
Vos amours, votre puberté.*

*Si par des amitiés solides
Vous aviez attaché nos cœurs,
Verriez-vous accueillir vos rides
Avec des sourires moqueurs?*

*Mais voilà : quand vous étiez belles,
Vous n'aimiez pas d'autres que vous;
Vous étiez dures et cruelles :
Il fallait baiser vos genoux.*

*Aujourd'hui c'est notre revanche!
Vous n'avez plus pour nous dompter,
Cet ail de jais ou de pervenche
Qui savait tant nous en coûter!*

*Notre dédain pour vous est vaste !
Vieilles, mûres pour le balai,
Allez, rentrez dans votre caste :
Tirez le cordon, s'il vous plait (1).*

ERNEST D'ORLLANGES.

(1) Cette pièce est tirée des *Nuits parisiennes*, volume en préparation.



L'OEUVRE DE M. APOLLINAIRE SICARD

POUR ceux que l'histoire de l'art français intéresse, l'exposition organisée en l'honneur du regretté M. Apollinaire Sicard était une véritable bonne fortune. Dans ce grand atelier de la rue Saint-Georges, largement éclairé, orné délicatement, où l'on était reçu avec une charmante courtoisie par M. Sicard fils (un jeune et déjà un maître), je réfléchissais à la rapidité toute contemporaine de nos révolutions artistiques. Depuis le commencement du siècle et dans tous les genres de peinture, plusieurs *manières* se sont succédé et le triomphateur de la veille se trouve tout à coup, pour le gros public, l'oublié du lendemain. Tour à tour la figure, le paysage, la nature morte, ont subi les théories les plus différentes. La peinture de fleurs n'a pas échappé à cette loi d'un siècle qui marche à la vapeur. On pouvait l'autre jour étudier avec quelle netteté les pastels ou les gouaches de M. Apollinaire Sicard se séparent des tableaux de fleurs tels que les impose aujourd'hui le goût trop exclusif du public. Une grande finesse de touche, un soin minutieux des détails, une vérité absolue dans les accessoires, un coloris toujours savant et discret, telle sont les qualités du peintre défunt. De nos jours, c'est surtout par la vigueur outrée du pinceau, par la violence de la couleur et par l'impressionnisme de la disposition que les peintres de fleurs commandent l'attention. Entre ces deux écoles je me garderai bien de me prononcer. En philosophie, comme la raison peut nous donner la vérité absolue, l'éclectisme n'est qu'un scepticisme de bonne compagnie : dans la critique d'art, l'éclectisme est au contraire la modestie et la sagesse mêmes imposées par les erreurs possibles du sens esthétique, qui s'égare si facilement. Toutefois, il est permis de constater que, sans empâter sa toile avec une pureté de dessin tout académique, le peintre dont je parle arrivait aisément à des effets de modelé irréprochables. Je citerai par exemple une nature morte où des pommes, des oiseaux et un chou sont groupés très artistement : les fruits se détachent avec une puissance remarquable ; à dix pas ce pastel arrête l'œil : approchez,

et vous serez surpris de la correction, du fini de cette œuvre, qui est parmi les meilleures et qui réunit sans effort apparent le soin du détail et la perfection de l'ensemble. Un simple dessin à un ou deux crayons suffisent du reste à M. Apollinaire Sicard pour développer toutes ses qualités d'observateur patient de la nature. Les études éparses qui tapissaient l'atelier, nous permettaient de surprendre l'artiste dans l'enfancement de son œuvre : pas de trompe-l'œil, pas de poudre aux yeux ; mais un homme toujours convaincu, laborieux, persévérant, plein de conscience et de scrupules.

Les visiteurs de choix qui se pressaient l'autre jour dans l'atelier du peintre étaient unanimes sur l'importance et le mérite de quatre médaillons allégoriques des quatre saisons ; l'*Hiver* notamment emportait tous les suffrages. Il y aurait là pour la Commission exécutive de la Société des Amis des Arts une occasion sans pareille de prouver aux incrédules qu'elle s'entend aux beaux-arts, notamment à la peinture. Les pastels dont j'ai parlé ne sont pas encore acquis, mais il faut se hâter, et, pour terminer par un proverbe, tout échappe à qui veut attendre.

ALPHONSE D'ASQ.



COURRIER THÉÂTRAL

Le tour du Cadran. — Le meurtrier de Théodore. — Le Canard à trois becs. — Le Moucheron. — La petite sœur. — Le drame de la rue de l'Ouest. — Les trois Chapeaux. — La Bigote. — Le Trouvère.

Paris, 18 mai 1881.

CONTINUATION de la série des reprises aux Variétés. Le désopilant *Tour du cadran* avec Théo, Baron, Lassouche, regain d'un succès très vif.

A Déjazet la joyeuse Tanilly a repris le *Meurtrier de Théodore*, c'est la fin de la direction Desmottes, qui n'a pas produit grand'chose ; souhaitons meilleure chance à son successeur Luguët.

La Renaissance a repris le *Canard à trois becs*, et cette reprise a pris toutes les proportions d'un succès et d'un très grand succès dont une large part revient à Mmes Desclauzas, Milly-Meyer, etc. et à MM. Vauthier, Jolly, Jeannin. En même temps

on donnait une petite nouveauté de MM. Leterrier et Vanloo, musique d'Offenbach.

Le *Moucheron* a parfaitement réussi.



Deux erreurs au Vaudeville, dont une de M^{me} Barbier : la femme de l'auteur dramatique, connue par ses nombreux succès et ses livrets, a fait représenter une comédie charmante pour un salon, trop petite pour la scène.

M. Durantin, l'heureux collaborateur de Dumas fils dans *Héloïse Paraneque*, a signé le *Drame de la gare de l'Ouest* ; Favard, Delaunay, Colombey et les gracieuses Kolb, de Cléry, Goby, ont vainement essayé de sauver cette longue machine.



Du reste cette comédie a cédé la place à la reprise des *Trois Chapeaux*, qui ont retrouvé leur succès de fou rire.



A Cluny, deux jeunes gens ont cherché le succès dans le scandale, mais la *Bigote* n'a pas réussi pour cela.



M. Millet a inauguré la saison d'opéra qu'il compte donner cet été au Château-d'Eau par le *Trouvère*, où il nous a fait un ténor comme on n'en entend plus ; le succès d'Henry Prévost a été colossal, et quand ce jeune homme saura mieux conduire sa voix, nous aurons enfin un vrai ténor.

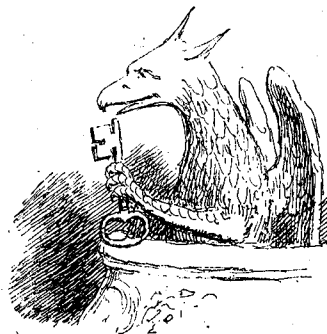
TONY VIDY.



AVIS IMPORTANT

M. André Perrachon, le peintre de fleurs dont le talent délicat est unanimement apprécié, a bien voulu dessiner pour le MONDE LYONNAIS un charmant éventail que nous aurons le plaisir d'offrir à nos lecteurs dans notre prochain numéro.

LE MONDE LYONNAIS



Le Gérant : CHARLES DAMEY

LYON. — IMP. PITRAT AÎNÉ, 4, RUE GENTIL
Caractères elzéviens de la fonderie Mayeur

MAISONS RECOMMANDÉES

H. GEORG 65, rue de la République. Librairie scientifique et médicale, Cartes, Guides. Commission. Maison à Genève et à Bâle.

METON rue de la République, 33. Librairie moderne, Littérature, Histoire, Sciences et Arts. Nouveautés.

LIBRAIRIE, PAPETERIE, IMAGERIE GAUTHIER, 3, rue Grenelle. Ouvrages de Piété, et Classiques. Matériel scolaire. Spécialité de Bois de Spa pour peinture.

H. PÉLAGAUD, rue Mercière, 48. Librairie religieuse et classique. Paroissiens, Reliures de luxe.

BRUN, rue du Plat, 12. Librairie ancienne. Art de bibliothèques.

IMPRIMERIE. Collection de caractères elzéviens. Bandeaux, Culs-de-lampe, Lettres ornées des XV^e, XVI^e, XVII^e siècles. Impressions de luxe, Thèses, Brochures, Mémoires et Travaux d'administration. Spécialité de Prospectus illustrés pour Constructeurs, etc. **PIRAT AÎNÉ**, rue Gentil, 4.

BOULU 7, rue Saint-Dominique. Papiers anglais de tous formats et enveloppes avec chiffres gravés. Nouveautés. Lettres de part de mariages.

MUSIQUE. **REY**, rue de la République, 17. — Musique vocale et instrumentale. Partitions. Vente et location de Pianos et Harmoniums, etc., etc.

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES. Exposition d'objets de curiosités et d'œuvres d'art. **MARA**, 15, rue de la République.

DUSSE **RE**, place des Terreaux, angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Vente et location de tableaux. Gravures, photographies. Fournitures de dessin et peinture. Encadrement.

RESTAURATION DE TABLEAUX. Expertise de Tableaux, Objets d'art et Antiquités. **VINCENT**, 48, rue Franklin. (Ci-devant rue de la Reine).

PHOTOGRAPHIE. **ANTOINE LUMIÈRE**, 15, rue de la Barre. — Procédé Vande-Weyde Liébert, permettant d'obtenir à toute heure de jour et de nuit, des résultats supérieurs à tous ceux que l'on obtient par la lumière naturelle. Pose de 9 heures du matin à 6 heures du soir.

PHOTOGRAPHIE **ARMBRUSTER**. Portraits-caricatures et de toutes dimensions. Galerie des Célébrités lyonnaises. Maison du Palais-Royal, près le pont Tilsitt, entrée, 2, rue du Plat.

BAILLY, rue de la République, 10. Bronzes, Pendules, Garniture de cheminées, Montres et Chronomètres.

J.-E. PASSE, opticien, successeur de GAIFFE et DALORT, 12, rue de l'Hôtel-de-Ville, Palais Saint-Pierre.

ARGENTERIE RUOLZ. **PASCALON**, rue de la République, 3. Couverts, Services de table, Surtouts, Réchauds, Théières, Plateaux, etc.

G. VILLARD successeur de la Maison MONTALAND et AUDOUARD. Bijoux et diamants. Rue de la République, 4.

MARTIN, 16, rue de la République. — Anneaux, Parures, Pendules, Montres.

AMEUBLEMENT. Meubles de Salon et de Salles à manger, Bibliothèques, Tables, Bureaux, etc. — **M. SICARD**, place Bellecour, 22.

MEUBLES EN BOIS TOURNÉ. **THONET**, rue de l'Hôtel-de-Ville, 74. Fabrique à Vienne (Autriche), 10,000 ouvriers. Dépôt en France et à l'Étranger.

FLACHAT, COCHET & C^e, quai de la Guillotinière, 10-11 et rue Dunoir, 4. Miroiterie, Sculpture, Décoration et Meubles d'Art.

FAIENCES D'ART. Porcelaines de Sèvres, de Saxe, de Chine et du Japon, Cristaux, Verre de Bohême. **DUSSUC**, rue de la République, 39; à Aix-les-Bains.

BIOLET & GARDE, 65, rue de l'Hôtel-de-Ville. Papiers peints et splendides assortiments. Affaires hors lignes d'articles à prix réduits.

CACHEMIRE **MAISON GRILLET**, rue de l'Hôtel-de-Ville, 32. Dentelles.

A LA VILLE DE LYON, 23, rue de la République. Soieries et Lainages, Rideaux, Ameublements, Chinoiserie et Articles de Paris.

MAISON MOUTH, rue des Bouquetiers, près de Dames. Etoffes nouvelles pour la saison d'hiver. Fourrures, Maroquinerie.

RUBANS, FLEURS, PARURES. Cravates, Dentelles, etc. Nouveautés de Paris. **MAISON GLEYRE**, 10, rue de la République, angle de la rue Neuve.

J.-M. FAURE, 3, rue Gentil. Chemises de toile, de flanelle. Cols et cravates.

BAINS RUSSÉS, MAURES, MÉDICINAUX — ÉTABLISSEMENT MODÈLE, 29, rue du Plat, 29. — Hydrothérapie médicamenteuse avec piscine. — Salle de pulvérisations et inhalations.

CHAPELLERIE CHATAING, rue Gasparin, 8, ci-devant rue de la République. Nouveautés pour Hommes, Femmes et Enfants.

HORTICULTEUR. **BROSSE**, à la Demi-Lune, aux Trois-Renards. — Spécialité de Rosiers. Envoi du Catalogue sur demande.

ÉCLAIRAGE PAR LA SOLÉINE liquide, résineux, inextinguible. Le grand succès du jour. **A. PONCHON**, 4, rue des Archers.

PIANOS. **M^{me} MAROKY**, 44, place de la République. Fournisseur des Pianos du Conservatoire.

ÉPICERIE FINE. **GIRIN**, 56, rue de l'Hôtel-de-Ville. — Denrées coloniales, articles de choix. Spécialités de Confitures de ménage, Vins fins et liqueurs.

Lire dans le « BEAUMARCHAIS: Le couronnement de la fête du 27 février, par Louis Jeannin. — Le Salon (suite et fin), Emile Blémont. — Illusion perdue, Ernest d'Hervilly. — Épître comminatoire, Bertrand Millanvoye. — Bergères folles, Jules de Marthold. — Sur le boulevard Montmartre. — Pensées d'un homme grêle, G. Netter. — Elle et lui, Marc de Montifaud. — Autour des théâtres, Martin Nox. — Au général Farre, Demonio. — Revue de la Bourse, Paris du Verney. — Magasins du Printemps: la Finance nouvelle. — Une grande affaire française. — Bibliographie. — Varia.

Le 32^e Numéro

DU

BEAUMARCHAIS

VIENT DE PARAÎTRE

Administration: 38, rue des Petits-Champs (près la rue Richelieu)

ABONNEMENTS

Paris Six mois, 6 fr.
Départements. Six mois, 7 fr.

UN NUMÉRO: 15 CENTIMES

LE MONDE PARISIEN

Politique et Illustré

5, rue Meyerbeer, Paris

SOMMAIRE DU N^o DU 21 MAI 1881.

Texte: Causerie, par Index. — Kroumiriana par Pied-de-Nez. — Austerité républicaine. — Le voyage de Cahors. — La Misère sous la R. F. — La duellomanie, par V. — A bâtons rompus, par La Nique. — Carnet mondain, par Z. — Chronique parisienne, par Carolus Brio. — Choses et autres. — Chronique théâtrale par X. — Musique par R. Solla. — Sport, par Mac-Clear. — Bibliophilie.

Dessins: Au conseil général du Gard, par Devine. — Nos bons comédiens, par Devine. — Salon des 1881 par F. — L'élection du 9^e arrondissement, par Desays

Envoi gratuit d'un numéro spécimen sur toute demande affranchie.

LA REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

18, rue Bleue, Paris

SOMMAIRE DU 15 MAI

Le Salon de 1881. — La peinture, par M. Antony Valabrégué. — La Lupa, nouvelle, par M. G. Verga. — Benjamin Disraeli, par M. Gabriel Sarrazin. — Quatre Lettres inédites de Mme Lafarge. — La Crise en Irlande, par M. Théodore Avonde. — Tunis. Notes d'un voyageur, par M. L. de Rouffeyroux. — En voyage. — Le Prater viennois, par Auguste Dietrich. — Causerie littéraire. — Octave Feuillet: Histoire d'une Parisienne. — Guy de Maupassant: La Maison Tellier. — Correspondance de Mme de Caylus. — Mme la princesse della Rocca: Henri Heine. — Armand Silvestre: Les Farces de mon ami Jacques, par M. Henri Mornand. — Chronique, par M. Edmond Deschaumes. — Chronique musicale, par M. Albert Laurent. — Bulletin.

LES ANNONCES SONT REÇUES A L'IMPRIMERIE, 4, RUE GENTIL

LA

CONSTRUCTION LYONNAISE

REVUE MENSUELLE

DES ENTREPRISES PUBLIQUES & PRIVÉES

ARCHITECTURE ET TRAVAUX PUBLICS

ADMINISTRATION : 4, RUE GENTIL, LYON

Prix de l'Abonnement : Un An, 12 fr.

Paris, A. DEVENNE, 52, boulevard Saint-Michel

ARTISTES ET BOURGEOIS

PAR

GERMAIN PICARD

Un joli vol. de 213 pages. — Prix : 2 fr.

MARSEILLE, typographie BLANC et BERNARD
2, rue Sainte-Pauline

VOLONTARIAT A VOL D'OISEAU

POÈMES

1875-1879

PAR ELZÉARD ROUGIER

Une magnifique plaquette in-8 de 72 pages. Édit. de luxe

GAP, J.-G. RICHAUD, rue de Provence

MÉLANGES.

POÉSIES DE JEUNESSE

PAR

Auguste GEOFFROY

UN VOL. IN-8 DE 106 PAGES

MONITEUR DE LYON

JOURNAL COMMERCIAL,
INDUSTRIEL, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le Jeudi et le Dimanche

Abonnement : 10 francs par an ; par la poste 11 fr.

Le numéro 10 cent.

Se trouve chez tous les marchands de journaux
et aux bureaux du journal

13, RUE DES ARCHERS, LYON

LES ANNONCES SONT REÇUES AU BUREAU DE L'IMPRIMERIE, 4, RUE GENTIL, LYON

PARIS, Jules GERVAIS, 29, rue de Tournon

ÉTUDE

SUR

LA VIE & LES ŒUVRES

DE

A. COCHIN

PAR

Léon ROUX

Avocat à la Cour d'appel de Lyon. Membre
de l'Académie des sciences
belles-lettres et arts de la même ville

Un joli volume de 130 pages

LYON, CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Nizier du Puitspelu a faute des raisons suivantes de la *Revue du Lyonnais*, première série, à savoir :

Nos 3, 10, 11, 12, 13, 14, 25, 33, 40, 41, 42, 66, 67, 70, 126, 130, 131, 151, 155, 157 (bien enregistrer qu'il s'agit de la première série, c'est-à-dire celle qui ne porte pas d'indication de série du tout).

Puitspelu offre un petit écu de trois livres pour chacune d'icelles livraisons.

Il offre encore de troquer, à raison de trois livraisons contre une, celles suivantes qu'il possède :

Première série : Nos 32, 33, 51 (incomplet) 80-81 réunis (manquent les quatre premières feuilles), 133, 145, 176

Nouvelle série : Nos 50, 132.

Enfin il offre les tomes IX et X de la première série, complets, reliés en un volume, contre quatre des livraisons dont il a besoin.

Pour tout cela, l'on s'adressera à M. Froget-Polouzac, marchand de livres, en rue Jean-de-Tournes, tout à côté de Sirand, le gantier.

LES BUREAUX

DU

MONDE LYONNAIS

ET DE LA

Revue Lyonnaise

SONT OUVERTS au PUBLIC de MIDI à QUATRE HEURES du SOIR

8, rue Mulet, à l'entresol